

*Les jardins magiques.
Le géosystème
de l'horticulture vivrière
dans une île mélanésienne du Pacifique Sud (Vanuatu)*

« ...La pensée magique n'est pas un début, un commencement, une ébauche, la partie d'un tout non encore réalisée : elle forme un système bien articulé : indépendant, sous ce rapport, de cet autre système que constituera la science, ... Au lieu donc, d'opposer magie et science, il vaudrait mieux les mettre en parallèle, comme deux modes de connaissance, inégaux quant aux résultats théoriques et pratiques, mais non par le genre d'opérations mentales qu'elles supposent toutes deux, et qui diffèrent moins en nature qu'en fonction des types de phénomène auxquels elles s'appliquent. »

Claude LEVI-STRAUSS
(*La pensée sauvage*)

RÉSUMÉ

Les jardins de l'île de Tanna sont des jardins magiques. L'horticulture vivrière traditionnelle se déroule comme un rituel, mais ce faisant, elle obtient des rendements élevés sur des surfaces minimales, de l'ordre de 20 à 30 tonnes de tubercules à l'hectare. Tant que la croyance dans la vision magique du monde persiste, les jardins sont « coutumiers », c'est-à-dire qu'ils sont beaux et abondants. Un certain équilibre se maintient également dans la répartition des tâches agricoles entre les femmes et les hommes. Inversement, lorsque cette croyance disparaît, l'horticulture se « désintensifie » et n'obtient plus que des rendements moyens ou médiocres sur des surfaces plus étendues. Cet article constitue un essai de « lecture multi-centrée » des systèmes des jardins de Tanna et conduit à s'interroger sur le sens d'une évolution moderniste, qui n'est pas forcément une évolution de progrès.

SUMMARY

Gardens on Tanna Island in Vanuatu (Melanesia) are enchanted gardens. Traditional horticultural practice unfolds as a ritual and yields a substantial product from a small

surface, i.e., 20-30 tons per hectare. As long as belief in a magical world view persists, gardens are « customary », which means they are abundant and beautiful. There is a certain balance, too, among the agricultural tasks performed by men and women. Disenchantment with such a world view, however, brings a more extensive type of horticulture which yields only a mediocre return from an ever more extended surface. This paper attempts a polymodal (« multi-centered ») reading of gardening systems in Tanna, and raises questions about the meaning of this modernist development — one which may not necessarily indicate progress.

Les hommes de l'île de Tanna, au sud de l'archipel mélanésien de Vanuatu, pensent qu'ils sont le centre et le commencement du monde, que l'univers entier est le fruit d'un processus magique qui a commencé dans leur île et dont ils sont les initiateurs. Sans leurs fantastiques pouvoirs, le cycle de la nature ne saurait plus se reproduire : il n'y aurait ni plantes, ni terre nourricière, ni soleil, ni pluies : leur île, mais aussi l'univers, ne serait qu'un monde mort. Les gens de Tanna sont persuadés qu'ailleurs dans le monde, d'autres hommes connaissent la même puissance, qu'ils sont leurs frères séparés, et qu'un jour la liaison sera faite entre « grands magiciens ».

Dans la littérature ethnologique du Pacifique, Tanna occupe une place de choix qui s'explique par son histoire singulière et par la force des symboles qui s'y affrontent. Dans cette île qui compte aujourd'hui 15 715 habitants sur un peu plus de 560 km², la christianisation fut considérée comme pratiquement achevée dans les deux premières décennies du siècle. La « magie païenne » semblait avoir disparu, un « ordre chrétien » régnait sur l'île, imposé par une « milice » de néophytes zélés, soucieux d'imposer par la force les conceptions morales nouvelles de la théocratie presbytérienne et du monothéisme [J. GUIART, 1956, J.-Cl. GUILLEBAUD, 1980]. Comme dans bien d'autres îles de l'Océanie, la culture traditionnelle et toute une civilisation semblaient à jamais éteintes, le passage à une société « moderne » paraissait irréversible.

A la veille de la seconde guerre mondiale pourtant, la population de l'île fit brusquement volte-face et revint d'un bloc à la magie et à ses valeurs et croyances traditionnelles : pour ce faire, elle s'inventa une nouvelle religion, fondée sur un messie bien à elle : John Frum¹. Ce messie prêchait le rejet de l'église des Blancs et le retour à la Tradition : avec lui, la société insulaire choisit de revenir à la propre vérité de sa « Coutume », à la « *Kastom* », comme on dit en bislama². Ce n'était pas tant le contenu spirituel et religieux du message qu'apportaient les missionnaires que les « hommes-sombres » de Tanna, ou *Yapinap* comme ils s'appellent eux-mêmes (les hommes de la forêt et de la nuit) refusaient, car celui-ci fut par la suite réintégré dans la nouvelle religion syncrétique des disciples de John Frum. Ce fut par contre le cadre social et moral, particulièrement étriqué et dogmatique que les pasteurs calvinistes de l'époque imposèrent sur l'île qui ne fut pas supporté. De surcroît, les pasteurs que l'on prit au début pour d'autres magiciens, perdirent assez vite leur aura, aux yeux des Mélanésiens de Tanna, connaisseurs en la matière [R. ADAMS, 1977]. Ils ne purent en effet, ni juguler les épidémies nouvelles qui sévissaient et que propageaient les microbes du « contact biologique » avec le monde extérieur, ni procurer à leurs adeptes, toutes les marchandises du « monde blanc », qui les fascinaient : outils de fer, calicots, tabac, alcool,

1. Frum vient du mot anglais *Broom* qui signifie « balai ». L'intention est ici manifeste : John Frum est celui qui vient balayer l'île de ses influences néfastes venues de l'extérieur. L'apparition de ce prophète local dans le Sud de l'île déclencha une vague de répression de la part des autorités condominiales britannico-françaises qui dura jusqu'en 1957, époque où une liberté surveillée fut laissée aux adeptes de cette religion « néo-coutumière ».

2. Le bislama est un pidgin à base lexicale anglaise et à syntaxe mélanésienne qui sert de langue véhiculaire dans l'archipel de Vanuatu (J.M. CHARPENTIER, 1979).

armes à feu. Les bateaux européens qui semblaient en regorger ne les distribuaient en effet que très parcimonieusement aux Mélanésiens regroupés au bord de mer pour les recevoir selon les rites traditionnels de l'échange et de don généreux. Encore ne le faisaient-ils que contre de fortes prestations en travail : coupes du bois de santal, trafic de main-d'œuvre vers le Queensland, travail sur plantations, etc. Les missionnaires presbytériens, eux-mêmes, ne se montraient guère plus généreux.

L'impuissance constatée des missionnaires à contrôler les forces supra-naturelles dont dépendent dans la croyance traditionnelle, la survie et le bien-être des habitants de l'île, entraîna progressivement leur désaveu. Le pouvoir des Mélanésiens en tant que producteurs et maîtres de la nature réapparut par contraste comme d'autant plus éclatant. Le retour à la magie traditionnelle, conçue à la fois comme une explication du monde et comme un moyen de contrôle des forces surnaturelles qui l'animent, prit des formes multiples : divination, médecine coutumière, magies climatiques, magies de fécondité agraire, pouvoirs multiples des feuilles et des pierres, sorcellerie, etc. Il eut aussi comme conséquence directe de redonner une nouvelle force à l'horticulture traditionnelle fondée sur des méthodes sophistiquées et intensives.

Si les jardins traditionnels de Tanna éclatent encore aujourd'hui en beauté et en abondance, c'est parce qu'ils ont retrouvé, en partie grâce à « John Frum », leurs fondements magiques. Ils sont beaux parce qu'ils sont coutumiers et coutumiers parce qu'ils sont magiques. Le lien qui réunit à Tanna le renouveau culturel de la coutume à celui de la pensée magique et à son application dans le domaine de l'horticulture est fondamental et n'a pas toujours été bien perçu. Les paysages construits que sont les jardins traditionnels et leur mise en ordre symbolique en sont une illustration parmi d'autres.

Cet article s'attache à la connaissance du fondement magique de l'horticulture traditionnelle, telle qu'elle existe actuellement dans le Centre Brousse et le Nord-Ouest de l'île, région où la « coutume » est restée remarquablement vivante et où par ailleurs chrétiens presbytériens et membres du mouvement « John Frum » coexistent assez difficilement. Je cherche à montrer que l'activité économique répond ici à des exigences qui sont de l'ordre de l'esprit et de la générosité et non pas à un souci primordial de production. En d'autres termes, les Mélanésiens ne sont ni des « capitalistes », ni des « productivistes », mais des magiciens et des esthètes. Enfin, le problème de la séparation des tâches sur le jardin entre les hommes et les femmes est abordé. Comme on le verra « l'exploitation » d'un sexe par un autre, comme cela a été avancé ailleurs pour d'autres régions de la Mélanésie, apparaît si elle existe, non pas comme une réalité structurelle inscrite dans la civilisation traditionnelle, mais comme une apparition conjoncturelle, née de la pratique moderne.

L'ESPACE MAGIQUE

L'île de Tanna est à elle seule un véritable panthéon, un espace polythéiste, peuplé d'une infinité d'esprits, de divinités et de héros culturels. Des réseaux de lieux où se tiennent des roches ou des pierres magiques appelées *kapiel*, quadrillent l'espace et le parsèment de forces supra-naturelles. Dans ces lieux sacrés, ou *ika assim* (langues de l'Ouest de l'île) sont apparues les lignées qui assument les fonctions magiques essentielles. Parallèlement aux hommes, un peuple mythique formé d'êtres dangereux au corps difforme et de petite taille : les *yarimus*, a également surgi des pierres. Ils gardent le territoire des pierres, ils sortent la nuit et errent dans la forêt.

Il n'est donc pas dans l'île de pierre et de lieu sacré dont le principe ne renvoie à une lignée et pour les plus essentiels à un ramage de lignées, inversement pas de

groupe de descendance qui n'ait sur son territoire un lieu ou un réseau de lieux et de pierres où il ne puisse se rattacher plus ou moins directement. Chaque grande pierre sacrée (*kapiel assim*) est donc à la fois le fondement d'une lignée et le lieu d'émergence de pouvoirs magiques et territoriaux du groupe humain qui tire d'elle son essence. Entre les pierres magiques et les hommes, il y a donc une relation de filiation et de puissance partagée : les hommes sont les fils des pierres, grâce à elles, ils peuvent survivre et faire de grandes choses. Inversement, cette relation les limite, car ils ne sont jamais que la face éphémère du monde éternel des lieux et des pierres magiques.

Dans ce type de société, l'espace magique sous-tend l'espace social. Le foisonnement des hommes, de leurs statuts et de leurs pouvoirs, renvoie à un quadrillage territorial de lieux signifiants. La terre est un livre, une structure sémiologique qui en structurant l'espace, structure aussi la société. Ce n'est donc pas à Tanna l'espace qui est « produit par la société », mais à l'inverse les cadres territoriaux de l'espace qui reproduisent la société au sein d'une explication mythologique de l'apparition du monde et des hommes. L'enracinement qui rive aux lieux est encore renforcé par la magie qui rive aux pierres. Les pouvoirs de la fécondité agraire se localisent dans un réseau territorial de pierres et de lieux, considérés comme autant de points de surgissement spécialisés de cette puissance³. Tous ces lieux sont dédiés à *Mwatiktiki* et habités par son esprit. Ce dieu au nom polynésien est considéré comme le dieu des nourritures et le maître des magies de fécondité : il envoya sur l'île les nourritures « chaudes » qui arrivèrent à Tanna sous forme de pierres magiques en provenance de l'île errante de *Lapnuman*, son royaume.

Les magiciens agraires sont appelés *naotupunus*, ils sont la réplique humaine des pierres de fécondité et comme il y a autant de magiciens qu'il existe de lieux dédiés à *Mwatiktiki*, il en résulte un fantastique éparpillement de la fonction magique : pratiquement chaque groupe de résidence a un ou plusieurs *naotupunus*. Dans un certain sens, l'unité politique des clans et des groupes de résidence se constitue sur la base d'un patrimoine magique commun, qui leur confère une certaine autonomie au niveau des rituels. Cette unité est symbolisée par le *niko*⁴, petite pirogue de bois de quelques dizaines de centimètres de long où sont conservées les pierres des magies de fécondité appartenant à un groupe local. Ces pierres tiennent dans la main : elles ont parfois la forme approximative des tubercules d'igname, de taro ou du fruit de l'arbre à pain ou du bananier qu'elles sont censées féconder. Chacune a son nom et une magie particulière qui renvoie à une plante ou à une de ses variétés de culture.

Les *niko* de pierres magiques tirent leur pouvoir des lieux et des roches magiques qui quadrillent l'espace, mais dont l'un d'entre eux représente, pour une région donnée et pour une plante ou une variété précise, la source de tous les autres. Ce lieu primordial est le point focal d'une création magique spécialisée et le centre d'émergence de la lignée des magiciens qui en cristallisent le pouvoir. Cette idée est exprimée en bislama par le mot « *stamba* » qui vient du mot anglais « *stump* », c'est-à-dire la base ou le fondement d'un arbre. Toutes les magies se relient ainsi à des « *stamba* » dispersées dans l'espace de l'île. De ce lieu primordial et du rocher originel diverge ensuite un réseau de lieux d'apparitions secondaires où se trouvent d'autres *nikos*

3. Il existe dans l'île d'autres réseaux territoriaux de lieux et de pierres, renvoyant à d'autres magies et à d'autres pouvoirs. Je ne m'en tiens ici qu'aux lieux de magies de fécondité agraire.

4. Le concept de *niko* est essentiel à la compréhension de l'organisation sociale traditionnelle de l'île : le mot est à usages multiples. Littéralement, il signifie la pirogue, mais il désigne aussi le plat de bois qui contient les pierres magiques et le territoire politique où le clan s'enracine. La pirogue ou *niko* sert alors de métaphore pour exprimer le groupe local et son indépendance. L'homme le plus influent dans chaque groupe est appelé « *Yani Niko* », c'est-à-dire la « voix de la pirogue », celui qui parle pour les autres.

magiques et d'autres magiciens. Ils officient avec leurs propres pierres mais en reconnaissant la primauté de la pierre et du lieu primordial dont ils reproduisent le pouvoir dans des espaces différents.

L'espace magique apparaît ainsi comme une structure ordonnée par une infinité de lieux sacrés qui se renvoient les uns vers les autres et se hiérarchisent par rapport à quelques pôles centraux. Ils forment comme un nexus, une série de chaînes qui traversent l'île de part en part, et donnent naissance aux territoires politiques et aux clans qui s'y enracinent. A chaque point du nexus se tient un magicien agraire, le plus souvent l'aîné de sa lignée : c'est à lui que revient le redoutable honneur d'éveiller pour le bien ou le malheur de tous, la force magique des pierres dont il partage le pouvoir.

LA TERRE DU JARDIN RÉALISE LE POUVOIR DE FÉCONDITÉ DE LA PIERRE DE LA MAGIE

La beauté et la fécondité des jardins témoignent de l'honneur de *Mwatiktiki* : ils résultent d'un travail magique initial et les travaux agricoles s'y déroulent selon les règles d'un rituel immuable.

La force magique s'investit d'abord dans un homme, le magicien agraire ou *naotupunus* puis dans un lieu, le *nemaï assim*, c'est-à-dire le jardin sacré mis en œuvre par le magicien. La force magique se répand alors à partir de ce lieu dans le territoire du groupe et dans celui de ses alliés immédiats, donnant vie et vigueur aux jardins profanes qui reproduisent sur une copie agrandie le modèle initial réalisé dans le jardin sacré. La tâche du magicien est donc d'éveiller la force de la pierre, puis de préparer le jardin sacré qui en concentrera la force. Pour ce faire, il entre dès la période des défrichements et brûls en période de réclusion sociale.

Concentré uniquement sur le développement de sa magie, le magicien devient un être investi par les pierres, un « tabu-man », un homme sacré. Il doit se retirer du monde, il serait dangereux en effet qu'il rencontre et côtoie des hommes profanes, pour lui comme pour eux. Toute relation surtout lui est interdite avec l'univers féminin. Le magicien dort seul, observe des interdits alimentaires, ne mange que des tubercules « durs », cuits de sa main et rôtis sur la braise, ou bien des fruits. Il se prive de boisson, hormis chaque soir le *kava*⁵ qu'il boit seul, près du lieu dédié à *Mwatiktiki*. Au bout d'un certain temps de ce genre de vie, mené dans l'isolement et la semi-ivresse nocturne du *kava*, le magicien entre progressivement dans un état second qui rend son comportement étrange et propice aux visions et contacts avec les forces surnaturelles.

Le magicien éveille le pouvoir des pierres en les « lavant » dans le petit *niko* de bois où elles sont entreposées. Il se sert à cet effet de l'eau d'une source sacrée, d'une résurgence ou d'un lieu particulier du bord de mer se trouvant sur le territoire de la pierre, puis il frotte celle-ci d'un assortiment spécial de feuilles et d'écorces. A chacune de ses pierres est associée une gamme précise de plantes que le magicien est le seul à connaître. Dans le cas des ignames, l'assortiment magique doit toujours inclure des feuilles de *nangarie* (*Cordyline* sp) qui représentent l'emblème personnel de *Mwatiktiki*. Sur ces pierres et sur ces feuilles, l'homme crache et formule des phrases incantatoires : l'eau, les plantes, le souffle et la salive du magicien vont alors éveiller la puissance des

5. Le *kava* ou piper methysticum est une plante océanienne de la famille des potvriers dont les racines ont un effet de stupéfiant, conduisant à une sorte d'ivresse tranquille et de torpeur. Les hommes de Tanna qui boivent tous les soirs le jus mâché de ces racines, voient dans ce breuvage un acte religieux : il met en communication avec les ancêtres.

pierres. Le *niko* de bois est ensuite enterré dans le jardin sacré du magicien où lui seul et les siens pourront travailler.

Chacun des travaux accomplis par le magicien sur le jardin sacré est ensuite simultanément reproduit par les autres membres de la communauté dans les jardins profanes : personne ne le devance, personne ne tarde non plus à l'imiter. Le magicien agraire, parallèlement à sa fonction surnaturelle, se révèle comme le véritable guide de l'horticulture traditionnelle. Il est le maître de la technologie agricole et de son calendrier : il en commande l'application et il en conserve la mémoire.

Le travail magique proprement dit s'achève avec la fête des prémisses de la plante. Dans le cas des ignames, celle-ci est appelée *kamaru nu*, ce qui signifie « attacher les ignames ». A l'époque où les roseaux fleurissent, le magicien retire les premières ignames du jardin sacré et les distribue aux membres de son groupe de résidence. En échange ceux-ci « paient » son travail par un *lap-lap*⁶ de bananes, un cochon, une poule, un pied de *kawa*. Le magicien redevient alors un être semblable aux autres, il peut enfin dormir avec sa femme, boire de l'eau, manger des *lap-lap* et des nourritures « molles » : sa relégation des défrichements d'août jusqu'à la fête des prémisses en mars ou début avril, aura duré 6 mois.

Le jardin magique est alors abandonné ; ce qui n'aura pas été consommé le jour des prémisses est laissé à la disposition de *Mwatiktiki* et des esprits errants. De même les interdits sur les autres jardins sont levés, notamment les tabous de circulation qui, en période de fécondation, pèsent sur les enfants, les femmes en période de menstruation, ou les hommes ayant eu un rapport sexuel récent. Dans les jardins ouverts, commence alors le temps de la libre consommation, des fêtes et des échanges rituels.

La magie se déroulait autrefois chaque année, permettant l'abondance et l'existence des récoltes. C'était là pour le magicien un honneur les bonnes années, une tâche ingrate les mauvaises et un réel danger s'il survenait une catastrophe dans les jardins. Aujourd'hui, la fonction magique tend à se simplifier. Un seul homme contre plusieurs autrefois assume la tâche et observe les tabous, souvent aidé par le fils réel ou adoptif qui est destiné à le remplacer et qu'il initie à sa future fonction. En règle générale, la relégation complète n'est observée que pour les années où un très grand rituel est en préparation, tâche qui implique le rappel de tous les magiciens disponibles dans l'aire d'alliance. Les années normales on se contente d'un rituel plus souple et d'une relégation de quelques jours, réduite au temps où le magicien « lave » ses pierres et plante ses ignames dans le jardin sacré.

De telles magies existent aussi ou existaient pour toutes les plantes qui entrent dans le patrimoine de l'horticulture traditionnelle : ignames, taros, bananes, kavas, choux canaques, canne à sucre, etc. Il existe aussi des magies pour l'élevage traditionnel du cochon, pour leurs maladies, leur bonne croissance, leur retour heureux en cas de perte. D'autres existent encore pour la chasse, la pêche, la lutte contre les rats dévastateurs des jardins, pour la guerre et pour l'amour, etc. Leur répertoire est presque infini, chaque groupe a ses techniques, ses pierres, ses propres traditions. D'un village à l'autre, ces magies spécialisées peuvent se prêter, s'échanger, se monnayer : le magicien est bien souvent un homme qui n'a guère le temps de chômer, car il ne travaille pas que pour les siens, mais sert tout un système d'alliance.

6. Plat traditionnel composé d'une pâte de tubercules ou de bananiers, mêlée de lait de coco et cuite au four à pierres océanien. Les Anglais l'appellent « pudding ».

LA CLASSIFICATION DES IGNAME TRADITIONNELLES

L'activité horticole se déroule dans un cadre d'autant plus contraignant et ritualisé qu'elle s'applique à des plantes cultivées et à des variétés que l'on considère comme des essences supérieures. A Tanna, où l'igname est reine, la classification traditionnelle porte sur plus d'une centaine de clones reconnues. Ces clones ne sont pas de véritables variétés botaniques mais des cultivars, sorte de races agricoles hybrides obtenues au hasard de la culture, puis soigneusement sélectionnées et reproduites par les horticulteurs [D. BOURRET, 1978]. Chacun d'entre eux porte un nom propre et se réfère à des lieux et à des pierres magiques qui les individualisent ; les plus importants ayant une origine mythologique et des lieux de prime apparition. L'ensemble de ces clones peut se décomposer en quatre grandes familles qui se hiérarchisent selon la place qu'elles occupent dans les rituels d'échange. Les premiers critères de classification portent sur le tubercule, sa forme, sa grandeur, sa couleur, sa consistance, le caractère glabre ou poilu : les seconds portent sur l'aspect des lianes aériennes, le dessin et le coloris des feuilles, la présence ou non de bulbilles aériens, etc.

(1) Les ignames placées en tête de la hiérarchie traditionnelle sont celles dont la longueur du tubercule peut atteindre la plus grande dimension. Ce sont les ignames *nu* ou ignames véritables qui lorsqu'elles sont cultivées avec soin peuvent atteindre jusqu'à 1,5 m ou 2 m de long et peser de 30 à 50 kg. Pour les botanistes, toutes ces ignames sont des *Dioscorea alata*, que l'on reconnaît facilement aux petites ailes végétales qui forment des nervures autour de la tige aérienne. Les clones dont le tubercule atteint une certaine pureté dans la forme longiligne, dont la couleur est blanche et dont l'écorce superficielle est démunie de poils, sont les plus appréciés. Chaque grande région de l'île possède sa propre classification et préférences⁷.

Toutes ces ignames sont à finalité cérémonielle et font obligatoirement partie des dons et des échanges rituels qui surviennent pratiquement chaque année entre clans et groupes alliés. On leur applique dès lors des soins incessants et ingénieux de façon à obtenir une qualité de tubercule qui corresponde aux normes. Les grandes ignames, classées à la tête des classifications rituelles se trouvent toujours placées à la base des *niel*, sortes de pyramides d'ignames empilées, surmontées de pieds de kava et aujourd'hui de pièces de calicots, que l'on offre au milieu de la place de danse, au cours des rituels d'échange traditionnels.

(2) Les classifications traditionnelles placent ensuite le groupe des « ignames courtes », ou *nowanuruk*, dont les tubercules ont le plus souvent des formes irrégulières, « digitées » en main, ou recourbées. Ces ignames courtes sont à la fois rituelles et vivrières : on les cultive en l'honneur des grandes ignames et, dit-on, pour leur faire cortège, aussi les trouve-t-on placées au sommet des pyramides de *niel*, reposant directement sur les grandes ignames. Botaniquement, les *nowanuruk*, dont certaines ont les bulbilles aériens, sont encore des *Dioscorea a lata* ou bien des *Dioscorea bulbifera*. Le nombre des clones est élevé, supérieur à celui des grandes ignames. Ces ignames jouent un rôle très important dans la consommation quotidienne : c'est moins le

7. Ainsi l'igname *naravanua* que l'on retrouve également dans la petite île voisine à langue polynésienne de Futuna est-elle classée généralement en tête dans toutes les régions de l'Est Tanna. Cette igname est considérée comme ayant surgi sous forme de pierre du volcan Yasür et plusieurs lieux primordiaux sur la côte Est servent de réceptacle à sa puissance magique. Dans l'Ouest de l'île et la région des *white-Grass*, deux autres variétés sont considérées comme des ignames dominantes : ce sont les ignames *milu* et *kahuyé*, arrivées dans les baies d'*Ipak* et de *Loenpekel* par flottage en provenance de l'île magique de *Mwatiktiki* ; *Lapnuman*. Au Centre-Brousse, domine une autre igname : *nuya* ou *nussua* selon les parlers locaux. Selon Dominique BOURRET (Communication personnelle) on retrouve cette igname dans l'île de *Maré* en Nouvelle-Calédonie où elle porte le même nom : igname *niüa*. Le catalogue pourrait être ainsi étendu, chacune de ces variétés se différencie en types locaux variés.

développement maximal des tubercules que l'on recherche dans ce type de culture, que leur prolificité.

(3) Les ignames rondes ou *nowanem* forment le troisième groupe des ignames traditionnelles. Pour les gens de Tanna, ce ne sont plus de véritables ignames mais des tubercules d'essence secondaire, que l'on associe parfois aux pommes de terre ou aux patates douces, importées lors du contact avec l'Europe. Elles n'entrent donc pas dans les rituels d'échange et se cantonnent à un rôle purement vivrier. Ces ignames sont du reste souvent prolifiques. Elles jouaient autrefois lors des périodes de soudure un rôle important, car on pouvait les récolter avant les autres, dans des cycles de culture hâtifs, dès les mois de janvier ou de février⁸. Pour la plupart d'entr'elles, ces ignames en particulier celles dont les tubercules sont petits, abondants et de goût sucré, se rattachent au groupe botanique des *Dioscorea esculenta*.

(4) Enfin, on peut ajouter à ces trois grandes familles de tubercules, les « ignames sauvages » ou *nelakawung*, qui poussent à la périphérie des jardins ou de façon spontanée dans les jachères. Ces ignames de type « *strong yam* » ou « igname dure » qui sont particulièrement appréciées dans d'autres îles de l'archipel, comme par exemple le nord de *Malakula*, sont considérées à Tanna comme des ignames de simple ceuillette. Elles sont seulement ré-enfouies dans le sol et ne bénéficient pas de procédé horticole particulier. Bien qu'on en apprécie le goût, les ignames sauvages n'ont à ma connaissance ni lieux magiques primordiaux, ni véritables lignées de magiciens attachées à leur reproduction, ce qui les différencie des trois groupes précédents. On les reconnaît à leur tige aérienne ronde et dure, parfois épineuse. Celles dont les tubercules sont les plus longs sont des *Dioscorea nummularia*, les autres se rattachent au groupe botanique des *Dioscorea bulbifera*.

Cette classification en quatre familles hiérarchisées se retrouve dans tout Tanna⁹. Chaque groupe local tend à classer en tête, à l'intérieur de chacune de ces familles, les clones qui sont « apparus » sur son propre territoire ou dans celui de ses alliés proches, mais dans la pratique il dispose d'un nombre de clones relativement plus élevé. Par le jeu des solidarités inter-groupes, chaque groupe de résidence s'intègre en effet dans une aire de relation politique et culturelle qui réunit une somme de lieux et de pierres magiques, soit un assortiment varié de clones constituant le « patrimoine bio-magique » de l'aire d'alliance.

La classification rituelle des clones varie donc selon les aires culturelles : telle grande igname en position dominante sur la côte Est de l'île n'occupera plus qu'une position marginale sur la côte Ouest et inversement. Le principe de la hiérarchisation des clones repose en effet sur un principe de localisation : plus une igname est « locale » et plus elle sera considérée comme supérieure par le clan qui détient sa « stamba » et possède ses magies de fécondité. On la retrouvera en nombre et en position dominante dans les jardins et dans les *niel* de l'échange rituel.

8. L'origine des ignames rondes se situe pour les gens de l'Ouest de l'île dans la partie Nord, là où se trouvent les lieux primordiaux de leur magie. Ce type d'igname se serait ensuite diffusé dans le Sud et le Centre de l'île, par l'intermédiaire du groupe tribal Rakatne, qui possède l'un des lieux de prime apparition d'un certain nombre de clones. Selon d'autres traditions, les ignames *nowanem* viendraient d'Ilmanga, nom local sous lequel est connue dans l'Ouest Tanna, l'île voisine d'Erromango : les gens du Nord de Tanna qui ont des relations traditionnelles avec cette île auraient acquis cette variété d'ignames et les pierres magiques correspondantes au cours de relations d'échange très anciennes.

9. Une classification du même type existe aux îles Loyauté, en particulier à Maré (Dominique BOURRET, *comm. pers.*). On se reportera également à l'étude de Jean-Pierre DOUMENGE (1982) sur le complexe horticole mélanésien de Nouvelle-Calédonie qui fait état de structures d'organisation comparables.

Sur cinquante jardins mis par exemple en culture dans le village d'*Imanaka* sur la côte Ouest de l'île, j'ai pu compter 42 clones d'ignames différentes, dont les 2/3 étaient des ignames courtes de seconde catégorie. A quelques kilomètres de là, dans les jardins plus en altitude du Centre-Brousse, l'assortiment était plus réduit : 21 clones d'ignames dont 9 recoupaient ceux d'*Imanaka* et 12 constituaient des clones nouveaux. Sur deux ensembles géographiques de jardins situés dans des milieux écologiques différents mais voisins et reliés par des relations d'alliance, les horticulteurs utilisaient et reconnaissaient donc cette année-là, 54 clones d'ignames différentes. Ce chiffre apparaît comme une moyenne si l'on se livre à la même opération dans les autres régions de l'île¹⁰.

Par ailleurs, la plupart des ignames cultivées — près de 80 % — appartenaient à des variétés faisant partie du patrimoine bio-magique local. Le principe de la localisation des clones continue donc à être respecté, même si aujourd'hui la tendance au mélange et à la mise en commun des clones tend de plus en plus à s'affirmer. Les horticulteurs ne refusent pas en effet les clones « étrangers » à leur territoire, de même qu'ils acceptent toutes les plantes nouvelles introduites par le contact avec le monde extérieur, mais ils les distinguent de celles qui font partie de leur patrimoine. Celles-ci sont les plantes de la Coutume, elles ressortent de la magie et de l'horticulture traditionnelle. Les autres sont des plantes allogènes, donc indifférentes : elles sortent du domaine de la magie et de la tradition. Elles tendent parfois à être les plus nombreuses, mais elles ne font pas partie du « vrai » jardin : elles sont culturellement marginales, même si elles dominent « économiquement ».

LE CENTRE MAGIQUE DU JARDIN ET SA PÉRIPHÉRIE PROFANE

La coexistence entre les plantes de la Coutume et les plantes allogènes se traduit à Tanna par une organisation dualiste du jardin : au centre se trouvent les plantes culturelles du patrimoine bio-magique, à la périphérie les plantes vivrières allogènes ou profanes.

Le jardin traditionnel s'organise en effet selon un modèle centre-périphérie : l'investissement magique, l'horticulture savante à finalité cérémonielle ont lieu au centre, tandis qu'en cercles successifs apparaissent, en périphérie, des ignames, puis des plantes secondaires dont la valeur culturelle décroît et dont les procédés horticoles se simplifient. La part respective des superficies consacrées dans les jardins au cœur cérémoniel reflète dès lors la force qui conserve les traditions coutumières dans le territoire, mais cet équilibre entre les deux types d'horticulture peut varier selon les années en fonction de l'importance des rituels qui sont préparés. Selon qu'on se trouve au centre ou à la bordure du jardin, il s'agit donc de deux types d'horticulture différents. Le cœur cérémoniel est un conservatoire des clones traditionnels et de leurs modes de culture : les grandes ignames sont plantés dans des buttes appelées *toh*, autour se répartissent dans un premier cercle, des buttes de taille plus modestes appelées *toh toh inio*. Sur la périphérie, prédominent des ignames dites *kopen*, plantées à même le sol, sans buttes ni aménagement préalable et auxquelles se mêlent le plus souvent d'autres plantes secondaires, manioc ou taros par exemple, tandis qu'un rideau de bananiers ferme enfin le jardin et constitue sa limite extérieure.

10. C'est en général le nombre moyen de clones que la mémoire peut retenir sans efforts trop excessifs.

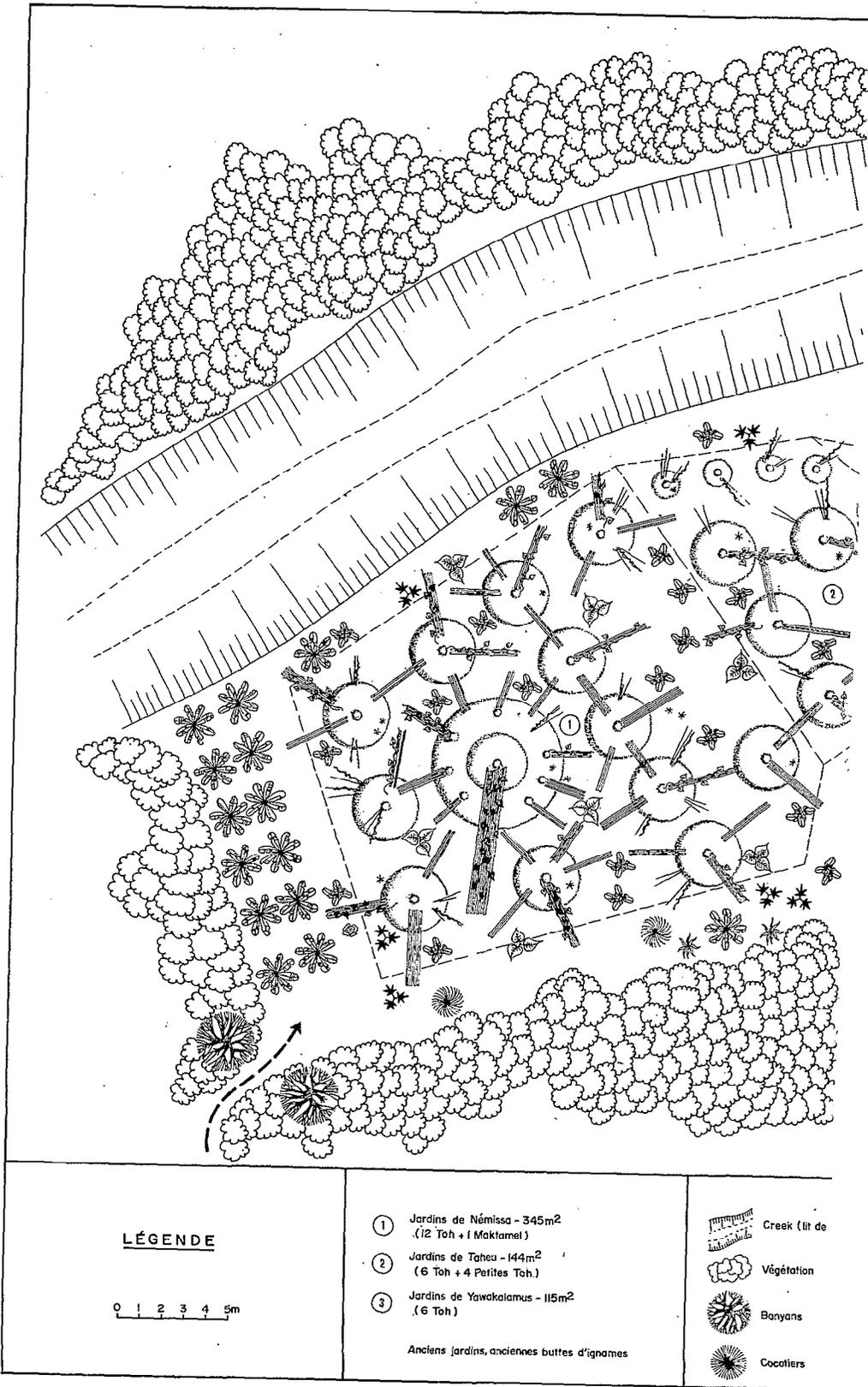
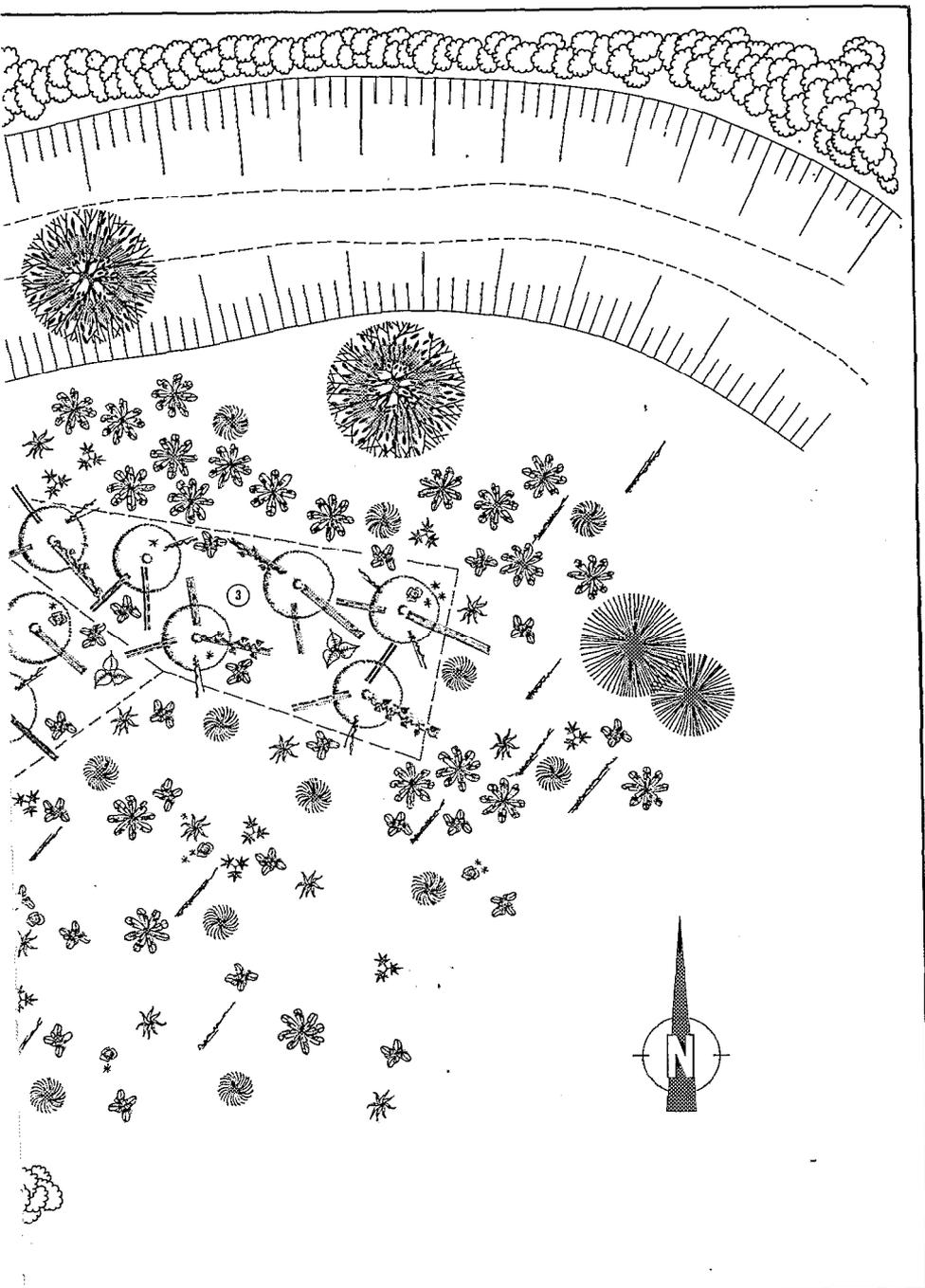


Fig. 1. La culture traditionnelle



CULTURES PRINCIPALES

-  Butte géante, grande Toh, (MAKTAMEL)
-  Buttes traditionnelles, (TOH)
-  Petites buttes, (TOH TO'INIO)
-  Tuteurs de roseaux
-  Ignames
-  Kavas (piper méthylicum)
-  Bananiers

CULTURES SECONDAIRES

-  Taro
-  Maïs
-  Cannes à sucre
-  Manioc
-  Choux canaques
-  Poireaux
-  Ignames (KOPEN)

ame à Tanna : le jardin de Nemisa.

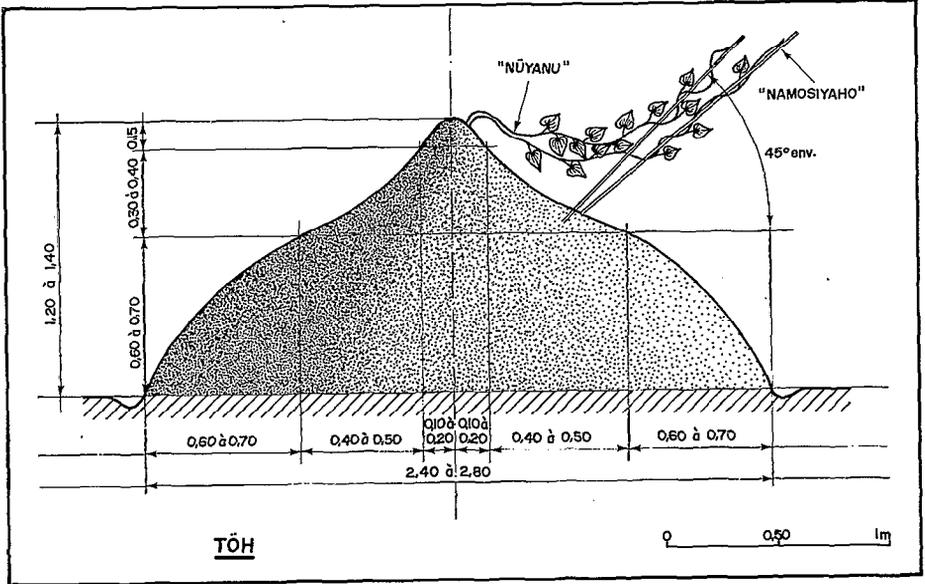


Fig. 2. L'architecture des tuteurs de roseaux sur les buttes d'ignames (toh).

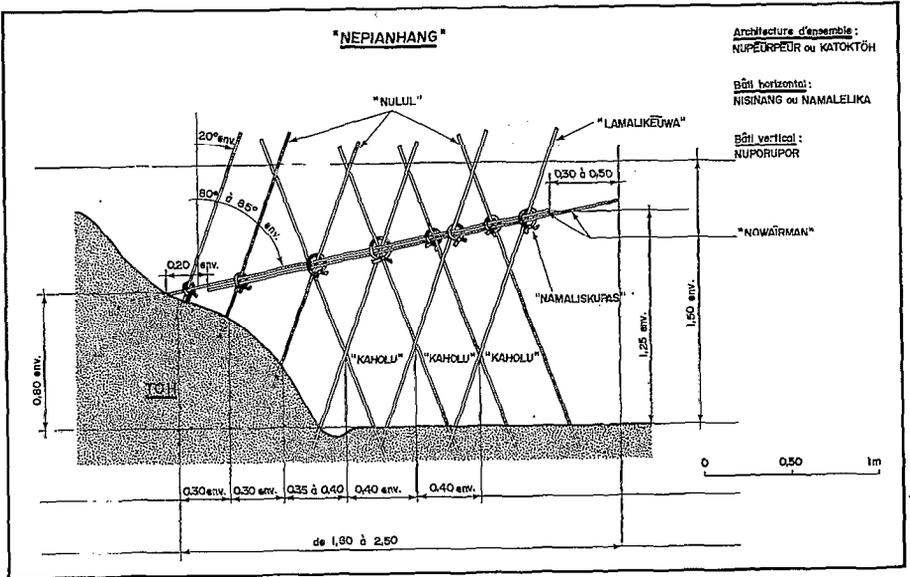


Fig. 3. L'architecture des tuteurs de roseaux sur les buttes d'ignames (toh).

Alors que l'horticulture savante et intensive du centre s'effectue sur la base d'une sélection rigoureuse des clones et des variétés, l'horticulture simplifiée de la périphérie admet à l'inverse un répertoire de clones beaucoup plus diversifié, où entrent de nombreuses plantes nouvelles introduites. A l'heure actuelle, on tend à opposer le centre du jardin qui reste selon les normes de la coutume un véritable jardin et la périphérie qui est un espace « moderne », collectionnant une gamme hétéroclite de plantes multiples.

L'horticulture traditionnelle des ignames à buttes : les toh

Les Mélanésiens de Tanna ayant un esprit logique, ils poussent jusqu'à ses limites le principe de la classification des variétés cultivées. Leur horticulture consiste en une spécialisation à partir de quelques clones dont le développement est poussé au maximum et dont chaque plant est considéré comme un individu particulier que l'on entoure de soins personnalisés. En agissant ainsi, les horticulteurs cherchent à atteindre un idéal de perfection esthétique ; la plantation des ignames cérémonielles ressort ici de l'œuvre d'art. Du reste, si on le considère globalement, le jardin de Tanna n'existe pas. Ce n'est pas un ensemble homogène, mais bien plutôt une mosaïque, une addition de buttes qui sont autant de niches écologiques différentes et de micro-sites artificiellement reconstruits.

La butte traditionnelle, ou *toh*, diffère selon les types de sol, la valeur du clone qu'elle abrite et l'adresse ou l'imagination de son constructeur. Chaque horticulteur peut donner libre cours à son sens esthétique lorsqu'il organise un jardin ou construit ses buttes : certains en réalisent parfois de gigantesques sur la base desquelles viennent s'emboîter en hauteur des buttes de taille plus normales, comme la butte *natmakek* construite au centre d'un jardin littoral à *Loanatom*, autour de laquelle s'ordonne le cercle des autres buttes (voir figure 1 : le jardin de *Nemisa*).

La construction d'une *toh* débute par le creusement d'un trou dont la profondeur peut atteindre un mètre. Ce trou est ensuite comblé par un mélange d'humus, de terre friable, de cendres de végétaux et de roseaux résultant du brûlis opéré lors du défrichement. Ces cendres servent de compost naturel, les magiciens y ajoutent aussi les feuilles qui ont servi à nettoyer leurs pierres *kapiel* lors de la préparation magique. Dans l'axe du trou, on construit alors la butte proprement dite avec la terre d'horizons pédologiques de surface que l'on prélève en râclant la terre d'alentour ou en creusant au besoin d'autres trous plus superficiels. Cette terre est pétrie soigneusement à la main de façon à être rendue la plus friable possible.

La hauteur de la butte et la profondeur du trou dépendent de la qualité des sols : un sol friable et léger permet de faire un trou profond, ce qui dispense d'une butte très haute. C'est le cas du Centre-Brousse où la hauteur des buttes dans le sol cendreux est d'environ 60 cm en moyenne. Par contre, la relation est inversée en cas de sol dur et lourd et la butte peut alors atteindre la hauteur d'un homme. Cas extrême sur le littoral de l'Ouest Tanna où les sols noirs de la terrasse corallienne ne sont épais que de quelques dizaines de centimètres et reposent directement sur un horizon calcaire récent, le trou disparaît : la butte appelée *nowanases* est alors surélevée de façon à épouser toute la croissance de l'igname. (voir figure 2)

Au sommet de la butte, les constructeurs aménagent un petit monticule (*tankapa*), sous lequel on introduit latéralement l'igname de semence. La tête de celle-ci est laissée intentionnellement dépasser hors de la butte : elle sera arrachée lors de la fête des prémisses et consommée rituellement. Les ignames nouvelles poussent verticalement dans l'axe du trou. On sélectionne les pousses aériennes de façon à ne laisser se développer que 2 ou 3 tubercules, parfois un seul. Dans le cas de l'horticulture rituelle,



Photo n° 23 : Grande butte nowanases dans un jardin du bord de mer



Photo n° 24 : Le cœur cérémonial d'un jardin du Littoral à Tanna (Buttes toh to inio)

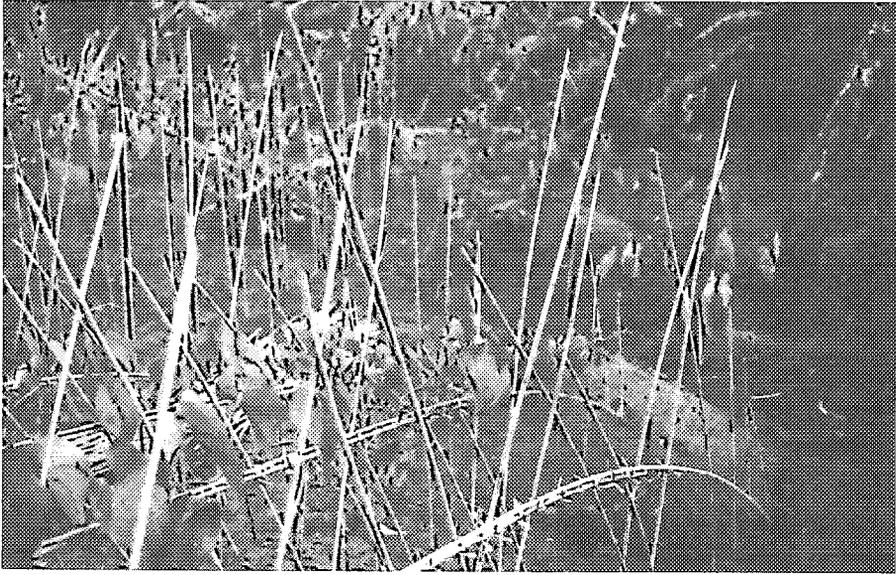


Photo n° 25 : Tuteurs de roseaux dans un jardin du Centre Brousse

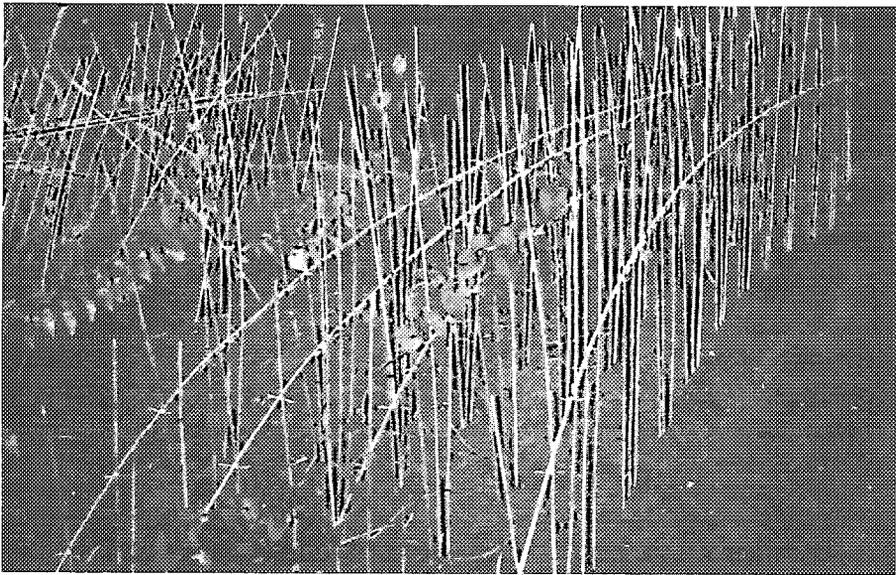


Photo n° 26 : Tuteurs de roseaux dans un jardin magique à Tanna : la longueur de certains peut atteindre 8 mètres.

des tabous rigoureux veillent à ce qu'on ne détruise aucune des lianes en surnombre : celles-ci soigneusement prélevées avec leur morceau de semence sont replantées ailleurs. La butte reproduit ainsi sur un espace réduit et artificiellement recréé l'ordonnance du jardin : dans l'axe central, sous la tête, pousse la grande igname *toh* ; sur ses bords poussent ce que l'on appelle les *katuk toh*, ou ignames de bordure, de type rond ou court, parfois aussi des reprises d'ignames longues destinées à ne pas grandir outre mesure. Enfin, à partir de février lorsque les *toh* commencent à être recouvertes par le foisonnement des lianes, on plante entre les buttes des plants de *kava* qui, une fois la récolte achevée seront les seuls à occuper la jachère, deux ou trois années encore.

Pour soutenir la croissance des lianes, les cultivateurs bâtissent des tuteurs en roseaux, légèrement inclinés qui s'étendent en longueur sur l'un des côtés de la butte (voir fig. 1 et 3). Le bâti est constitué au sol par des croisillons de hauteur croissante sur lesquels reposent les tuteurs, en lignes parallèles. Dans le cas des grandes buttes, les lignes de tuteurs peuvent atteindre 8 mètres en longueur, dans les cas plus moyens, 4 mètres. Ce sont la longueur et la robustesse des lianes ainsi que la grandeur du complexe écologique butte-trou qui déterminent la qualité des ignames. Les architectures des tuteurs les plus longues partent du centre du jardin, tandis que les autres se disposent en étoile autour d'elles pour ménager un espace suffisant à leur développement. Les alignements de tuteurs forment ainsi un écheveau complexe dont les éléments s'appuient sur les contreforts des buttes qui se font face. La nécessité de prévoir un espace pour les tuteurs oblige à une séparation de 2 ou 3 mètres entre chaque butte. Le plan de chaque jardin doit donc être conçu au préalable : celui de *Nemisa* constitue à cet égard un modèle du genre (voir fig. 1).

En décembre sur la terre nue, l'amoncellement brun des buttes que prolongent, comme autant de bras décharnés, leurs longs bâtis blanchâtres de roseaux secs, constitue une architecture étrange à la géométrie irréaliste (voir photo). Mais l'image est brève : dès janvier, l'explosion végétale recouvre bâtis de roseaux et buttes-mères. Le jardin disparaît sous un chevelu de lianes et de jeunes pousses qui se répandent en longues traînées emmêlées. Le jardin se confond avec la forêt dont il épouse les couleurs : cette époque est appelée *narua*. La brousse, dit-on, est tellement drue et épaisse que les cochons sauvages eux-mêmes se perdent.

Les jardins traditionnels de Tanna se maintiennent ainsi dans les régions « coutumières », plus ou moins nombreux, plus ou moins menacés. Leur diminution ponctuelle certaines années ne doit pas faire illusion : ils reviennent en nombre dès qu'un rituel important est prévu localement.

L'horticulture simplifiée : les ignames kopen

Alors que l'horticulture rituelle des ignames *toh* ne concerne que les grands ignames *nu*, l'horticulture profane de bordure (*katuk toh*) qui ne concernait autrefois que les ignames rondes (*nowanem*) s'applique aujourd'hui indistinctement à toutes les ignames cultivées dans un but de consommation. Ces ignames sont cultivées par simple enfouissage dans le sol, sans buttage, ni trous, d'une façon dite « *kopen* », ce qui signifie « enfoncer »¹¹. Les semences ici ne sont plus constituées par une igname complète mais par de petits morceaux, simplement enfouis dans un sol qui n'est pas retourné, mais seulement brisé au bâton à fouir. Le plus souvent on ne butte pas, ou à peine, le pied

11. Ce type de plantation serait originaire de la région des White Grass et des terroirs de la terrasse littorale, sans doute parce que la confection des buttes y est malaisée et que par ailleurs les sols friables se prêtent relativement bien au développement superficiel des tubercules courts ou ronds.

d'igname. Les tuteurs sont seulement des tiges de roseaux fichées en biais dans le sol, ou plus communément encore, de simples morceaux de bois inclinés vers quelques troncs d'arbres calcinés laissés sur place lors du défrichement et autour desquels ils viennent s'appuyer, formant des faisceaux renversés.

Ce type d'horticulture simplifiée ne permet guère d'obtenir de grandes ignames et les rendements pour chaque pied sont relativement médiocres ; 5 kg de tubercules en moyenne alors qu'on en obtient de 40 à 50 dans une butte traditionnelle. Il s'ensuit que les superficies mises en culture sont beaucoup plus étendues, car on tend à compenser la faiblesse productive de chaque pied en agrandissant la surface de plantation. Ce type de plantation extensif a pour seul avantage de demander des temps de travaux beaucoup plus réduits.

Autrefois, l'horticulture *kopen* se limitait aux franges des jardins et à celles des buttes, la pratique agricole y était moins rudimentaire qu'aujourd'hui et son investissement par la magie traditionnelle lui apportait un surplus d'attention et de soins agricoles. Les ignames *kopen* formaient en fait une sorte de couronne intercalaire entre les *toh* et les rangées de bananiers, d'ignames sauvages et souvent de taro, qui formaient le cercle extérieur du jardin. Aujourd'hui les formes de plus en plus extensives de l'horticulture *kopen* envahissent les jardins, tandis que l'investissement magique et technique décroît. La périphérie profane digère alors silencieusement le centre sacré. Cette évolution est surtout marquée dans certaines régions littorales fortement peuplées de Lenakel ou de White-Sands, où dans de nombreux cas, le cœur magique du jardin disparaît complètement. Le jardin vivrier devient alors ce qu'il est déjà dans bien d'autres régions de l'archipel : un jardin « désacralisé » à plantes multiples, sans ordre de répartition spatiale, et cultivé d'une façon de plus en plus extensive.

TENDANCES DANS LES NOUVEAUX JARDINS : PLANTES MULTIPLES ET SURCROÎT DE TRAVAIL POUR LES FEMMES

Dans les villages chrétiens du bord de mer qui pour la plupart ont opté pour la « modernité », la disparition des magies agraires entraîne de fait l'abandon de l'horticulture intensive et le remplacement progressif des plantes et des variétés locales par les plantes vivrières importées lors du contact européen. Ces plantes sont en effet de culture plus facile et certaines, comme le manioc ou les taros *xanthosoma*, ont l'avantage de pouvoir être récoltées tout au long de l'année.

Les jardins à plantes multiples

Dans les jardins modernes à plantes multiples que l'on trouve surtout sur le littoral, les plantes et tubercules du patrimoine bio-magique ne sont plus qu'une strate résiduelle. Les plantes introduites dominent : manioc surtout, mais aussi patates douces, taros *xanthosoma* (appelés localement taros Fijis), maïs, agrumes, ananas, et fréquemment encore, des légumes d'origine européenne ou américaine (pommes de terre, tomates, oignons, etc.). Toutes ces plantes sont mélangées sans ordre de répartition particulier, les plantes les plus basses profitant seulement de l'ombre apportée par les plus hautes. La facilité de culture et l'économie de travail constituent ici le critère principal de sélection. Les plantes sont cultivées par simple enfouissage et sans apport de compost, les buttes d'igname disparaissent et les tuteurs se réduisent à un simple bout de bois fiché dans le sol.

Ce type d'horticulture moderne représente une véritable « désintensification » agricole et une régression technique. Dans le cas des rendements d'ignames, on peut considérer en effet que ceux-ci varient de 1 à 5 en faveur de l'horticulture *toh*. La chute des rendements se traduit par une extension en superficie des jardins à plantes multiples. Or, dans les régions littorales où l'espace manque de plus en plus par suite de la pression des hommes et du développement des cocoteraies à finalité commerciale, l'extension en surface des jardins vivriers ne peut plus se produire qu'au détriment des temps de jachère, ce qui en l'absence de toute forme de fumure ou compost entraîne un épuisement progressif des sols volcaniques, qui bien que riches, sont néanmoins de structure physique fragile [P. QUANTIN, 1980]. Dans le cadre de l'horticulture traditionnelle, la jachère qui durait de 8 à 10 ans pouvait être facilement observée en raison des faibles surfaces exigées par l'horticulture *toh* et de l'absence d'autres types d'occupation du sol. Aujourd'hui, dans le cadre de l'horticulture extensive de certaines régions du bord de mer, la jachère est réduite à 2 ou 3 ans.

Ce raccourcissement de la jachère a de multiples conséquences. La baisse de productivité des jardins vivriers ne peut être compensée par les revenus de la production commerciale, des cocoteraies, ou par un élevage bovin embryonnaire, qui ne fournissent l'un et l'autre que des revenus fluctuants et incertains. En d'autres termes, les terroirs « modernes » sont en train de perdre leur auto-suffisance alimentaire sans pour autant obtenir un « plus » commercial qui leur permettrait de compenser le manque à gagner. L'évolution actuelle aboutit donc à un double déséquilibre écologique et social qui laisse mal augurer de l'avenir. La terre manquant, elle est de plus en plus partagée, ce qui entraîne d'incessants et d'innombrables conflits portant sur les limites des parcelles et le droit à les occuper en tant que « propriétaires ». Bref, c'est une nouvelle société qui tend à apparaître dans le nouveau paysage, profane cette fois-ci, des jardins extensifs : elle n'est ni traditionnelle, ni « moderne », elle apparaît par contre engagée dans un cycle de pauvreté croissante. Tout se passe comme si c'étaient ceux qui avaient fait au départ le choix culturel le plus résolu en faveur de la « modernité » qui se heurtaient le plus vite à une impasse au plan même des valeurs économiques et sociales de la modernité. Leur seule consolation consiste à voir un peu d'argent circuler dans leurs mains et à estimer aussi qu'ils passent moins de temps qu'autrefois dans leurs jardins vivriers.

Dans un certain sens, les groupes traditionalistes de l'île s'en sortent mieux. Adoptant en règle générale une structure économique dualiste, ils conservent au centre ou à l'écart de leurs jardins « extensifs » un assortiment de buttes *toh* ou *toh toh inio* de taille variée. Dans le village « John Frum » d'*Imanaka* on sépare les jardins : chaque famille aménage 1 ou 2 petites parcelles de *toh* d'environ 100 à 150 m² chacune et ailleurs ou à côté, 1 ou 2 grands jardins *kopen* à plantes multiples de 1 000 à 1 500 m² en moyenne. Ces proportions peuvent se modifier en faveur des *toh* les années où un rituel est à l'ordre du jour. Ce dualisme qui fait coexister cultures vivrières extensives et plantations commerciales sur certains espaces et horticulture vivrière intensive à fondements magiques sur d'autres, permet un certain équilibre. Une ouverture minimale à la modernité est préservée sans que par ailleurs l'auto-suffisance alimentaire et le surplus de production rituelle destinée au fonctionnement de la société traditionnelle ne soient compromis. Dans le contexte particulier de Tanna, le fondement magique en permettant le maintien d'une horticulture rituelle intensive constitue encore un facteur d'équilibre social et économique.

La nouvelle division sexuelle du travail

Une autre des conséquences de la modernité consiste à faire reposer de plus en plus le poids des travaux horticoles sur les femmes, alors qu'autrefois et aujourd'hui

encore dans la société traditionnelle, le poids des travaux agricoles se répartissait à peu près également entre les deux sexes.

Les travaux de force durs et pénibles, comme le défrichage du jardin, le brûlis, autrefois la confection des barrières qui protégeaient de l'errance des cochons, le creusement des trous, la construction des *toh* et des tuteurs de roseaux, sont tous des travaux qui reviennent traditionnellement aux hommes. Par contre, les travaux de maintenance et de routine, comme le sarclage et l'entretien du jardin, la récolte des ignames *kopen* de petite taille qui servent à la consommation journalière, l'horticulture simplifiée des plantes secondaires ou importées, sont des domaines d'activité féminine. La division traditionnelle de l'espace du jardin renvoie ainsi à une division sexuelle du travail qui dans la pratique garantit un certain équilibre entre les temps de travaux respectifs des hommes et des femmes. Les hommes travaillent les ignames *toh*, alors que les femmes et les enfants s'appliquent aux ignames *kopen* et aux plantes secondaires : aux premiers revient la « gloire » des grands ignames rituelles, aux secondes la « survie » et les tâches plus humbles des ignames de consommation. Cette séparation entre le monde du travail des hommes et celui des femmes s'explique en partie par la nature des travaux, plus pénibles et plus astreignant dans le cadre de l'horticulture intensive, mais plus profondément encore par l'appropriation par les hommes des fondements de la magie.

Dans la vision traditionnelle, l'harmonie du monde repose sur la séparation et sur l'équilibre des contraires, notamment sur la dualité et la complémentarité entre les principes du chaud et du froid. Un malheur, une maladie s'expliquent ainsi par une rupture d'harmonie, par l'excès d'un principe sur un autre ou par le mélange de principes opposés [J. WILKINSON, 1978, H. LINDSTRÖM, 1981]. La fonction magique consiste à rétablir l'équilibre rompu en restaurant les harmonies préalables : le but des magies de fécondité agraire revient à recréer au départ l'harmonie originelle qui permet aux plantes nourricières de fructifier. Dans le cadre de cette pensée magique, les hommes représentent un concept chaud, les femmes un concept froid. L'acte magique en lui-même, en ce qu'il constitue un geste de puissance, appartient au monde masculin de la chaleur, il est interdit par là-même aux femmes qui relèvent du froid, concept contraire. Le mélange de principes opposés romprait un équilibre naturel et provoquerait des malheurs¹². Il en résulte que l'horticulture rituelle intensive, acte magique, appelle la main de l'homme, alors que l'horticulture vivrière extensive, acte profane, appelle la main de la femme. Les nombreux interdits qui limitent l'entrée des femmes dans le cœur des jardins magiques en période de fécondité végétale, ou qui empêchent encore les hommes eux-mêmes de pénétrer dans un jardin après un rapport sexuel, s'expliquent par cette règle de l'harmonie nécessaire entre les principes. De même, les magiciens s'abstiennent, on l'a vu, de toute relation, visuelle ou tactile, avec le monde féminin, pendant toute leur période de créativité magique.

A la division spatiale du jardin, centre sacré et périphérie profane, correspond par conséquent une division sexuelle du travail fondée sur la distinction entre le « chaud-masculin » et le « froid-féminin ». C'est du respect de ces principes de séparation « dialectique » que dépend l'harmonie originelle qui permet la fertilité des jardins. Dans la société traditionnelle, cette division du monde n'impliquait pas nécessairement une exploitation ou une inégalité : hommes et femmes travaillaient à peu près

12. Ce principe de séparation symbolique entre le chaud et le froid semble se retrouver dans la pratique médicale traditionnelle étudiée par D. BOURRET en Nouvelle-Calédonie. Celle-ci écrit : « Certaines écorces récoltées sur la côte Est doivent être ramassées au moment où le soleil levant les touche : les mêmes sur la côte Ouest au moment du soleil couchant. Ces arbres seront dits chauds à l'Est et froids à l'Ouest : ils seront utilisés pour des maladies de type opposé dites aussi chaudes et froides : des plantes chaudes, sèches, masculines, soigneront des maladies froides, humides, féminines et vice versa » (D. BOURRET, 1982).

également et en relation « harmonique », dans des espaces et des domaines d'activité séparés, mais complémentaires.

Ce principe de séparation s'est aujourd'hui maintenu, mais dans un contexte agricole qui a changé. La relation entre les deux types d'horticulture, l'intensif et l'extensif, s'est en effet déséquilibrée et l'harmonie originelle entre les temps de travaux s'est par là-même brisée. Lorsque le cœur magique du jardin se rétrécit, voire disparaît, la périphérie profane devient prédominante, voire exclusive. Les hommes, dès lors, qu'ils soient ou non des traditionalistes, ne refluent pas vers la périphérie profane, mais ils « sortent » du jardin non-magique. Celui-ci par contrecoup devient un lieu de travail essentiellement féminin ; l'ancienne relation du travail « en harmonie » se transforme en relation inégalitaire au détriment des femmes.

Cette tendance est surtout marquée dans les terroirs « modernes », où l'horticulture intensive rituelle tend à se réduire à sa plus simple expression. Les hommes s'adonnent aux activités « nobles » qui commandent l'accès à la nouvelle puissance : l'argent. Ils « coupent » du coprah, vont le vendre, s'occupent du bétail, entretiennent les barrières des enclos, cultivent parfois des jardins maraîchers destinés à la vente et pour le reste quand ils le peuvent, vont chercher du travail à Port-Vila. En échange, tout le poids du travail quotidien sur les jardins d'autoconsommation familiale, c'est-à-dire l'activité économique réelle de survie, repose sur les femmes. Planter, entretenir le jardin, récolter, porter les tubercules et le bois de cuisson au village ne sont plus que des activités féminines. Les hommes ne montent au jardin que lors de la période du défrichage et à moins de construire des *toh*, le désertent ensuite. Ils retrouvent alors, semble-t-il avec soulagement, une économie qui, si elle n'est pas d'abondance en termes de gains monétaires, permet de nombreux loisirs. A Tanna, les nombreux meetings, centrés sur les problèmes fonciers et politiques, meublent efficacement ces loisirs.

Tout se passe dès lors, comme si la société moderne avait réalisé un transfert de magie. Les valeurs ont changé, mais le complexe d'attitudes mentales et de comportements perdure. Plus exactement, la recherche du gain monétaire, en tant qu'activité valorisante et signe de puissance, occupe l'espace laissé vacant par la disparition de la magie traditionnelle. Les hommes restent en cela fidèles à leur propre image, ils courent sur les routes de la nouvelle magie de modernité et de ses rêves. Les femmes par contre continuent à suivre les chemins traditionnels du jardin, elles voient leur part de travaux s'accroître d'autant sur des parcelles « sans gloire » et sans magie, continuant à reproduire l'horticulture extensive de survie qui a toujours été leur lot. Cette tendance est naturellement moins marquée lorsque la société traditionnelle conserve ses fondements magiques. La « Coutume » continue en effet à demander beaucoup de travail aux hommes, et la production des longues ignames rituelles reste toujours pour eux un motif de fierté. Dans ce cas la séparation sexuelle des travaux horticoles n'empêche pas le maintien d'une certaine égalité de fait entre les temps de travaux. A l'inverse, la disparition du rêve magique au bénéfice du rêve de modernité entraîne un déséquilibre croissant que seul pourrait combler un développement économique réel et non pas un développement imaginaire, comme c'est le cas actuellement. Le principe de la séparation des tâches entre les sexes, entraîne aujourd'hui l'inégalité croissante entre les travaux demandés à chacun des sexes. Les femmes depuis nourrissent les hommes : elles n'ont pas gagné au change.

CONCLUSION

L'actuelle société de Tanna est une société dualiste, divisée entre des franges traditionalistes attachées à une conception magique du monde et des groupes

chrétiens, pour la plupart partisans d'une évolution accélérée vers la modernité. La composition des jardins, leur organisation spatiale, la part occupée par les divers modes d'horticulture reflètent cette dualité.

Pour les « coutumiers », le pouvoir de la pierre de magie réalise le pouvoir de fécondité de la terre : l'horticulture est un geste rituel. Ce faisant, ils obtiennent des rendements élevés sur une surface minimale, ils préservent les équilibres écologiques et ils disposent d'un surplus de production qu'ils échangent avec leurs alliés, honorant ainsi leurs obligations traditionnelles. Ils « paient » cette attitude par un surcroît de travail dans les jardins et dans un sens par un rejet sur les marges du monde moderne, à l'écart de ses promesses et de ses symboles de puissance, argent et biens de consommation.

Cette « résistance » devant le monde moderne n'est animée ni par ce qu'on appellerait aujourd'hui une volonté « d'identité culturelle », ni non plus par un refus du monde moderne en soi. Ce qui les anime, c'est fondamentalement la croyance dans les pouvoirs d'une magie, perdue lors de la loi chrétienne, puis retrouvée. La société et les jardins traditionnels de Tanna se maintiennent aujourd'hui parce qu'au-delà existe toujours un espace culturel vivant et au creux de celui-ci un quadrillage de lieux magiques qui portent la croyance ancestrale en de fantastiques pouvoirs. Pour les coutumiers, ce sont ces pouvoirs-là qui doivent ouvrir la voie vers les promesses d'un temps futur, d'où surgira l'abondance. Ils attendent et espèrent le bien-être matériel tout autant que les autres, mais pour y arriver, ils continuent à privilégier le cheminement de la sagesse ancestrale. À l'inverse, la société et les jardins modernes qui résultent d'une dérive hors de la magie se fondent sur la croyance en d'autres valeurs et explications du monde. L'espace culturel qui les sous tend est plus ouvert sur le monde extérieur : il sort de l'île, il est sensible et ouvert aux vents du monde, porteurs de l'idée de progrès et de changement, mais il est aussi plus dépendant et plus fragile.

Entre la société traditionnelle qui cherche son destin dans le cercle clos de sa culture et de son espace et la société en quête de modernité qui cherche un salut dans les modèles et la rationalité économique et technique du monde extérieur, le débat reste ouvert. Les jardins de Tanna expriment un choix de société et plus encore un type de croyance et un espace culturel différent. Au terme de l'exercice, on peut se demander qui, en l'occurrence, a réalisé le bon choix. Les gens de Tanna quant à eux, ne cessent de se poser la même question.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMS (Ronald, W.) — 1977 — *Culture contact : history of Tanna to 1865*. Ph.D., thèse ronéo, Université La Trobe, Melbourne, Australie.
- BONNEMAISON (J.) — 1974 — Espaces et Paysages agraires des îles du Nord des Nouvelles-Hébrides : l'exemple d'Aoba et de Maevo. *Journal de la Société des Océanistes*, septembre et décembre 1974, n° 44 et 45 (263-232 et 259-281).
- BOURRET (D.) — 1978 — *Racines Canaques*. Collection Eveil. D.E.C. n° 9 Nouméa.
- BOURRET (D.) — 1981-1982 — Les raisons du corps. Éléments de la médecine traditionnelle autochtone en Nouvelle Calédonie. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. XVII, n° 4, pp. 487-513.
- CHARPENTIER (J.M.) — 1979 — *Le bislama et le multilinguisme aux Nouvelles Hébrides*, Paris, CNRS, édition CELAF.

- DOUMENGE (J.P.), *Du terroir... à la ville. Les Mélanésiens et leurs espaces en Nouvelle Calédonie*. CEGET-CNRS, juillet 1982, Bordeaux, 488 p.
- GUIART (J.) — *Un siècle et demi de contacts culturels à Tanna*. Société des Océanistes, Paris.
- GUILLEBAUD (J.C.) — 1980 — *Voyage en Océanie*. Ed. du Seuil, Paris.
- LINDSTROM (M.) — 1981 — *Achieving wisdom : knowledge and politics on Tanna (Vanuatu)*. Ph.D., thèse ronéo, Univ. de Californie Berkeley (USA).
- QUANTIN (P.) — 1980 — *Atlas des sols et quelques données du milieu naturel Vanuatu*. ORSTOM.
- WILKINSON (J.) — 1978 — *A study of a political and religious division in Tanna*. Ph.D., thèse multigr. Univ. de Cambridge, U.K.